

TEXTE 1. Le mythe des troglodytes. MONTESQUIEU (1689-1755), *Lettres Persanes* (Lettre, 12 extrait)

PRESENTATION

Le **roman épistolaire** *Les Lettres Persanes*, publié en 1721 par Montesquieu, se présente à la fois comme un conte de « sérail », une satire de la société française de la fin du règne de Louis XIV et une méditation politique. Dans les années 1710, Usbek et Rica, deux nobles persans, se rendent en France et correspondent par lettres avec leurs amis restés en Perse. Ils leur confient ainsi leurs observations sur la vie sociale et politique de la société européenne. Ce procédé du « **regard éloigné** » qui consiste à décrire les mœurs notre propre société à travers le point de vue naïf d'un étranger sera fréquemment utilisé par les écrivains des Lumières : il offre un moyen habile et efficace de critiquer indirectement les travers de la société française.

Avant d'arriver à Paris, alors qu'ils se trouvent encore à Erzurum dans l'empire ottoman, nos deux Persans sont informés par l'intermédiaire de Mirza d'un débat qui partage la cour d'Ispahan en Perse. Il s'agit de savoir quelle est la condition principale du bonheur dans une société : est-ce la satisfaction des besoins ou la pratique de la vertu qui peut garantir l'harmonie et le bonheur collectifs ? Dans les lettres XI et XII, Usbek répond à cette question, non par une démonstration abstraite, mais à travers un **apologue** qui veut à la fois « persuader » et « toucher » son lecteur : le mythe des troglodytes.¹ La lettre XI raconte comment les Troglodytes menant une vie égoïste, seulement soucieux de leurs intérêts particuliers, conduisent leur société à la guerre et à la ruine. Dans la lettre XII, dont notre texte présente les premiers paragraphes, Usbek montre comment quelques Troglodytes qui ont survécu à la catastrophe reconstruisent une nouvelle société garantissant le bonheur de tous et de chacun.

ANALYSE

1. De la lettre au conte : Le mythe des Troglodytes

a) *Usbek en conteur* : le texte se présente comme une lettre dans laquelle est **enchassé** un récit. Les indices épistolaires apparaissent au début : entête avec les noms du destinataire (Usbek) et de son destinataire (Mirza) et son adresse (Ispahan, en Perse), et à la fin : lieu (Erzeron) et date de la rédaction de la lettre (selon le calendrier musulman). Dès la première phrase cependant, les marques du discours (usage de la seconde personne, apostrophe, passé composé) cèdent la place aux marques du récit : troisième personne, usage du passé simple et de l'imparfait. De l'espace-temps oriental de la lettre, on glisse dans un autre temps et un autre espace purement fictifs : ceux du mythe, dont Usbek est le narrateur omniscient.

b) *le nom* : L'étrange nom de « troglodyte » (l. 1) choisi par Montesquieu nous transporte déjà dans un univers mythique. Chez l'historien grec Hérodote, les « troglodytes » sont un peuple d'Ethiopie (la Libye actuelle) qui est connu pour sa rapidité à la course. Par son étymologie, le nom désigne ceux qui « vivent dans des trous », dans des cavernes. Mais Montesquieu le choisit surtout pour ses connotations exotiques et archaïques : il suggère une humanité primitive, éloignée de notre civilisation. Dans le conte d'Usbek, ce nom est aussi ambigu : par un renversement typique des contes et des mythes, le nom « troglodytes » qui désignait un peuple « injuste » et « méchant » (l. 2), est désormais appliqué à des hommes bons et justes (l. 3-4). Du monde sauvage et barbare des premiers troglodytes, on passe comme par miracle à une société policée et vertueuse.

c) *le cadre spatio-temporel*. Comme dans de nombreux mythes, l'introduction du récit (l. 1-4) décrit le passage du chaos et de la mort (« périrent », « méchanceté », « victimes », « malheurs ») à l'ordre et à la vie. La seconde phrase souligne par une antithèse quantitative (tant de famille/deux) le rôle

¹ Dans la Lettre XI, Usbek déclare : « il y a certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader mais qu'il faut encore faire sentir. Telles sont les vérités de la morale. »

électif de la catastrophe : elle ne sauve que les « purs », les rares « élus ». Nous assistons véritablement à la création d'un monde nouveau, comme dans le **mythe du Déluge** (où seuls Noé et son arche survivent à la catastrophe). Le récit de cette « genèse » est amorcé par une formule « Il y avait dans ce pays... » (l. 3) qui a le même rôle que le « Il était une fois » des contes : le lecteur est plongé dans un passé lointain et indéterminé (ce que suggérait déjà l'opposition entre passé composé et passé simple dans la première phrase). L'espace où naît la nouvelle société des troglodytes est caractérisé, comme dans les récits utopiques, par son insularité : « dans l'endroit du pays **le plus écarté, séparés** de leurs compatriotes **indignes** de leur présence » (l. 8-10). L'éloignement géographique souligné par le superlatif place les nouveaux troglodytes dans un isolement absolu, qui les sépare de l'influence néfaste de leurs « compatriotes ». Eloignés de la « civilisation », les troglodytes vivent dans un espace rustique, naturel, qui rappelle aussi les débuts de l'humanité (on les voit seulement travailler la terre, l. 10).

d) *les personnages*. Ce qui les caractérise d'abord, c'est leur indifférenciation. Ils représentent une société absolument homogène et où la singularité individuelle est absente. Tout le récit est dominé par un « ils » qui nie les différences individuelles. Les fondateurs (l. 2) n'ont pas de noms ni de personnalité individuelle (« deux hommes...ils travaillaient...ils menaient une vie... », l. 3-9). Par la suite, les différences naturelles (hommes/femmes, parents/enfants, frères/sœurs) n'apparaissent que pour être fondues dans les relations de ressemblance, de réciprocité (l. 11, l. 19, etc.). La conflictualité est absente ou immédiatement pacifiée (cf. l. 7-8 : « ils n'avaient de différends... »). L'évocation de la vie des troglodytes est dominée par les thématiques du bonheur, de la paix, de la sérénité. Usbek fait le tableau d'un monde paradisiaque : un Eden retrouvé. Le lexique du bonheur revient comme un leitmotiv dans toute la lettre (ici : une vie heureuse, l. 9 ; le bonheur de ce troglodyte, l. 22). Dans l'évocation de ce monde idéal, on notera aussi l'apparition de thèmes empruntés au mythe antique de **l'Age d'Or** : A la fin du premier alinéa, l'idée de la fécondité, de la prodigalité de la Nature (personnification de la terre qui offre ses fruits aux hommes, l. 10). A l'harmonie avec le monde naturel, correspond la proximité avec les Dieux, dans le dernier alinéa : « un peuple si juste devait être chéri des Dieux ».

L'histoire des Troglodytes est donc celle de la naissance d'un monde idéal, où l'harmonie retrouvée entre les hommes garantit celle des hommes avec la nature et avec les dieux. Mais cette vie idéale est présentée comme l'effet d'une transformation intérieure des hommes : C'est la vertu qui est ici la condition essentielle du bonheur. Le conte d'Usbek est au service d'une démonstration édifiante.

2. Du récit à la démonstration : le modèle d'une société idéale

a) la structure argumentative du récit

La première phrase (« tu as vu comment ») rappelle à Mirza la fin de la lettre précédente et fournit en même temps la leçon de la première partie de l'histoire des Troglodytes (qui constituait le « moment » négatif de la démonstration d'Usbek, montrant que l'absence de vertu conduit une société à sa perte). On peut dire qu'elle annonce implicitement la thèse d'Usbek (seule la pratique de la vertu garantit le bonheur d'une société). La suite du texte offre la démonstration de cette thèse.

Il se divise en deux étapes liées par une relation de conséquence implicite :

§ 1-2 (l. 3-17) : création d'une société vertueuse à partir du « couple » initial.

§ 3-4 (l. 18-fin) : les conséquences de cette pratique de la vertu : une société heureuse.

A plusieurs reprises dans la lettre, Usbek intervient pour clarifier la signification morale de son récit :

- l. 18-19 : « la consolation des pères vertueux est d'avoir des enfants qui leurs ressemblent » (maxime morale au présent de vérité générale)
- Le dernier paragraphe commence par une question rhétorique qui énonce la leçon du récit, en liant vertu et bonheur. L'auxiliaire modal (« devait » : modalisateur appréciatif) de la phrase suivante introduit une relation de cause à conséquence entre vertu (« juste ») et bonheur (« chéri des Dieux »).

Le contraste entre les lignes initiales (l. 1-2) et le reste du texte met en évidence la corrélation entre d'une part « méchanceté » et « malheurs », et d'autre part entre « vertu » et « bonheur ».

b) les conditions du bonheur selon Usbek : vertu et intérêt général

Usbek décrit la naissance d'une nation en partant d'une cellule élémentaire : le couple d'amis vertueux. Il s'agit de montrer que le bonheur de la collectivité dépend de la vertu de chacun de ses membres. En ce sens, l'utopie d'Usbek parvient à se passer de la question politique. Ce couple est défini par l'expression : « deux hommes bien singuliers » (l. 3). Leur « singularité », ce qui les oppose aux autres troglodytes, c'est leur « humanité » (au sens moral – Montesquieu joue ici sur le double sens du mot), qui se décline en une énumération de qualités morales : « justice », « vertu », « droiture », « pitié ». De même que la méchanceté des hommes les sépare les uns des autres (cf. phrase initiale), la vertu les rapproche : elle est un ferment de sociabilité. (comme le souligne le lexique des l. 4-5 : « c'était le motif d'une union nouvelle » « sollicitude commune », « douce amitié »). Cette « union » se concrétise immédiatement dans le travail (l. 7), vecteur de la vertu sociale, car il oriente les individus vers un but collectif. La vertu essentielle qui va permettre la création de la société est en effet la recherche de l'« intérêt commun » (l. 7). La dernière phrase du paragraphe exprime par une hyperbole la conséquence positive de ce travail « vertueux ».

c) du couple initial à la nation heureuse.

La réciprocité instaurée entre les amis se reflète dans les relations conjugales (l. 11 – où le « tendrement » répond à « douce et tendre », l. 8). On pourrait s'étonner que Usbek ait d'abord passé sous silence la présence des femmes, en choisissant un couple d'amis. Peut-être s'agit-il simplement d'éviter les effets de la passion (la relation d'amitié se caractérise ici par sa douceur, par sa modération).

La naissance des enfants pose le problème de la transmission du lien social et des valeurs. Si la « vertu » était une qualité innée, la question serait résolue d'avance. Ce qui n'est pas le cas. Pour Montesquieu, elle est sans doute en germe chez tout homme, mais demande à être cultivée, développée. D'où l'importance de l'éducation à laquelle il consacre presque tout le paragraphe deux. (« Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu »). Cet apprentissage moral utilise deux instruments : l'« exemple » (l. 12-13) et la maxime (l. 13-17). Il s'agit d'abord de toucher la sensibilité (cf. le lexique affectif « malheurs », « si triste ») et l'imagination des enfants (Les verbes « représentaient », « mettaient devant les yeux » mettent l'accent sur le pouvoir évocateur du récit) par le récit de la catastrophe où sont morts leurs ancêtres. L'éducation accorde aussi une grande place aux maximes morales traduites ici au style indirect. Leur forme caractérisée par l'usage des parallélismes, des antithèses, des anaphores, souligne leur fonction mnémotechnique (elles doivent s'imprimer dans l'esprit des enfants). Ces maximes mettent toutes l'accent sur la notion d'intérêt général, principe fondateur de la société troglodytique.

Dans le paragraphe trois, Usbek présente les résultats miraculeux de cette éducation morale : elle garantit la cohésion sociale (enfants qui leur ressemblent, union toujours la même). Comme au début, vertu et fécondité sont mises en parallèles. A l'accroissement quantitatif (démographique : on est passé de la famille au « jeune peuple » ; cf. les verbes « s'éleva », « s'accrut ») répond un accroissement qualitatif (« la vertu fut fortifiée »). On retrouve ici le rôle social de la vertu indiqué au début : alors que la recherche de l'intérêt particulier sème la discorde, la vertu favorise l'harmonisation de la société.

Ainsi on est passé de la cellule initiale à la nation sans que se pose le problème des lois, ni de l'Etat politique. Cependant, Usbek introduit à la fin une instance transcendante non plus politique mais religieuse (Dieu) pour garantir la pérennité de l'ordre social : la « crainte » des dieux sert de garde-fou contre les déviances possibles ; en outre elle « civilise » cette humanité primitive (cf. l'antithèse Religion- adoucir/nature-trop rude).